

**Lola Kheyar Stibler**  
**Compte-rendu de la communication intitulée :**  
**« Zola et le “sens du réel” : un nouvel idéal ? »**

Afin de proposer une brève réflexion sur la critique de l'idéalisme mise en œuvre dans le discours critique de Zola, nous nous appuyons sur l'ouvrage retentissant de 1880, *Le Roman expérimental*, ainsi que sur la fameuse lettre de Zola à son ami d'enfance, Antony Valabrègue, du 18 août 1864, qui comprend l'exposé de la théorie des « écrans » classique, romantique et réaliste (ces écrans s'interposent entre l'artiste et la création et proposent différents « degrés de vérité »). Notre réflexion s'inscrit dans le sillage des écrits d'Hippolyte Taine et de Claude Bernard. Pour le premier, nous notons que les reproches formulés par Zola dans les années 1880, à l'encontre des idéalistes, réitèrent ceux que Taine adresse, au milieu du siècle, aux spiritualistes dans *Les Philosophes du XIX<sup>e</sup> siècle en France* – ce brûlot antispiritualiste propose aussi une série de remarques stylistiques portant sur les écrits de Maine de Biran, Victor Cousin ou Théodore Jouffroy, que nous exploiterons. L'essai de Taine permet d'identifier l'une des sources possibles d'une *doxa* touchant une métaphysique accusée d'abstraction. Pour le second, nous rappelons que l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* – ouvrage lu par Zola vers 1878-1879 – fonde explicitement l'esthétique et la méthode naturalistes.

A) Dans *Le Roman expérimental*, Zola évoque, sans précision historique ni rigueur conceptuelle, le concept d'idéalisme : les écrivains idéalistes ne sont pas nommés ; l'idéal n'est défini que par la synonymie. D'abord, on observe que l'opposition entre la science et l'idéal est associée à une distinction d'ordre générique : Zola oppose le poète et le savant. Le premier ne peut que sentir, le second comprendre et expliquer. Selon une généalogie mythique, Zola fait du roman naturaliste en prose l'âge d'or de l'humanité, celui du rapport éclairé au monde. L'enfance du monde, cantonné dans les sphères de l'idéal, repose sur un rapport intuitif mais naïf au réel ; à l'inverse, la profession de foi dans les sciences modernes (physiologie, chimie et physique) définit une sorte d'empirisme éclairé : fondé sur l'expérience, le savant fait appel à sa raison (pour proposer une idée *a priori* qui fonde l'expérience ; pour formuler une loi universelle qui revêt l'expression d'une relation nécessaire et déterminée entre des phénomènes et qui donne lieu à des « théories » ; voir Cl. Bernard). L'opposition générique prose / poésie recouvre une nouvelle acception, d'ordre épistémologique : l'empirisme sommaire de la poésie idéaliste s'oppose à une forme d'empirisme éclairé, qui conduit à la connaissance scientifique des phénomènes.

B) Pour Zola, pas de doute : ces chercheurs d'absolu, en quête des chimères d'un monde inaccessible à la raison, sont les romantiques. Le règne de ces écrivains hyperesthésiés n'a été que de courte durée : l'idéal romantique est présenté comme une parenthèse dommageable à l'histoire du progrès. Zola écarte, dans un geste uchronique, la pensée idéaliste et romantique comme le fruit d'un aveuglement, d'un esprit anachronique et obscurantiste, niant les progrès apportés par la science, au profit de l'imagination exaltée par le rêve.

C) Sur le plan de la création romanesque, le refus de l'idéalisme et de l'idéalisation implique explicitement le rejet du récit « invraisemblable », la dévalorisation de l'imagination au profit de l'« observation » et de l'« analyse », la substitution du don de l'imagination au « sens du réel ».

D) L'ignorance qui fonde l'illusion des romantiques-idéalistes est la conséquence d'un postulat dont l'écrivain, selon Zola, n'a pas à se soucier : il s'agit de l'origine inconnue des phénomènes qu'il appelle aussi l'« absolu ». L'idéal comme « absolu » ne peut être défini rationnellement car il soustrait le phénomène observé à ses conditions d'émergence et à son milieu spécifiques et relatifs. Or « la science n'[est] que le déterminé et le déterminable » (Cl. Bernard, *Introduction à la médecine expérimentale*). L'absolu est ainsi ce qui est « inconnu » parce qu'inconditionné, sorte de principe sans principe, qui se révèle par l'intuition : les idéalistes pallient cette absence de savoir par l'imagination, tandis que les naturalistes explorent la partie de la réalité qu'ils peuvent connaître. Pourtant, pour les deux « écoles », il subsiste de l'occulte. Le raisonnement de Zola trouve ses origines dans les revendications de Cl. Bernard : selon le médecin, il n'appartient pas au savant de définir les « causes premières » mais seulement les « causes prochaines » ; c'est le tort des vitalistes de s'affranchir de la logique déterministe selon laquelle chaque phénomène possède une cause physico-chimique, matérielle, ou organiciste ; les vitalistes attribuent force et substance aux

phénomènes, présupposent l'existence d'une « puissance mystérieuse et surnaturelle » que Zola appelle l'« inconnu », l'« absolu », l'« idéal ». Le philosophe Taine préconise aussi de se tenir au plus près de l'objet expérimental, en substituant aux « substances » et aux « forces » mal connues et intangibles un ensemble de manifestations et de faits. C'est donc d'abord l'esprit scientifique et positiviste qui invite Zola à formuler une critique de l'idéalisme. Néanmoins, il ne nie pas l'idéal, il l'omet simplement de sa sphère de compétences. La science et la littérature forgée sur ses paradigmes se préoccupent du « comment » ; la métaphysique, elle, pose la question du « pourquoi ». D'un côté, l'inconnu provisoire ; de l'autre, l'Énigme métaphysique. Nous soulignons par ailleurs combien cette revendication théorique univoque s'éloigne, en pratique, de l'écriture zolienne : entre autres, l'étude de J.-L. Cabanès démontre qu'il coexiste chez Zola une vision mécaniste des corps et un principe vitaliste inexplicable (exemple de la « fêlure » zolienne).

E) La rhétorique idéaliste est également mise à mal : Zola tient les idéalistes pour responsables de la défaite de 1870, en raison de leur discours creux et leur patriotisme de pacotille ; il dénonce par ailleurs une morale dogmatique, n'ayant aucune valeur pratique, et entraînant une corruption sociale, dissimulée sous des discours vertueux. La rhétorique idéaliste nourrit l'hypocrisie du vice.

F) La question de l'idéalisme est ainsi associée à une problématique linguistique et stylistique. Zola oppose non seulement le sens du réel à l'exaltation névrotique de l'imagination mais aussi le panache des romantiques idéalistes à la rigueur et à la précision des réalistes et des naturalistes. L'un des griefs adressés aux idéalistes est de corrompre la réalité avec des mots qui seraient sans rapport avec le réel. L'ouvrage de Taine dénonce déjà le spiritualisme comme une « science des mots » et non une « science des faits » : le philosophe déplore le style oratoire de Cousin, le style abstrait de Maine de Biran, le style métaphorique de Jouffroy. Effets rhétoriques, abstractions et images sont ainsi fortement suspectées. Mêmes préconisations lexicales, chez Cl. Bernard, contre le langage figuré et les mots « vagues » qui impliquent des erreurs doctrinales. Alors qu'il ne cesse de répéter que le naturalisme n'est « pas dans les mots », mais dans une formule scientifique, Zola définit, à son corps défendant, un idéal stylistique : une langue transparente promettant « un haut degré de reproduction exacte » du réel. Plus que dans un au-delà incertain du réel, c'est là que se situe l'enjeu de l'écriture zolienne. La théorie des écrans dans la lettre à Valabrègue éclaire notre analyse comparative des styles classiques, romantiques et réalistes. Cette langue idéalement conçue consisterait à percevoir sans intention de représenter : l'écran réaliste, le plus proche de la transparence, implique pourtant l'aveu de ses propres limites. Ainsi, le seul idéal qu'il appartient à l'écrivain de chercher est celui de la langue parce qu'il peut résolument l'« expérimenter ».

### Bibliographie

- Claude BERNARD, *Introduction à la médecine expérimentale* (1866), Pierre Beltond, « Poche-Club », 1966.
- Mariane BURY, *La nostalgie du simple. Essai sur les représentations de la simplicité dans le discours critique au XIX<sup>e</sup> siècle*, Honoré Champion, « Romantisme et modernités », 2004.
- Jean-Louis CABANÈS, *Le corps et la maladie dans les récits réalistes (1856-1893)*, Klincksieck, 1991.
- Philippe HAMON, « Zola, romancier de la transparence », *Europe*, n° 468-469, juin-septembre 1968, p. 385-391.
- Hippolyte TAINE, *Les Philosophes français du XIX<sup>e</sup> siècle* (1857), Genève, Slatkine, « Ressources », 1979.
- Émile ZOLA, *Le Roman expérimental* (1880), Flammarion, « GF », 2006, éd. F.-M. Mourad.
- Émile ZOLA, « Lettre à A. Valabrègue » (1864), *Écrits sur le roman naturaliste*, Pocket, « Classiques », 1999, p. 15-24.